

Cinquante ans après, des enfants cachés se racontent

Léa Marcou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/4562>

ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 1998

Pagination : 77-81

Référence électronique

Léa Marcou, « Cinquante ans après, des enfants cachés se racontent », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 2 | 1998, mis en ligne le 19 juin 2008, Consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/4562>

CINQUANTE ANS APRES, DES ENFANTS CACHES SE RACONTENT

« Pendant cinquante ans, je n'ai pas parlé de mes années d'enfance en France pendant la seconde guerre mondiale. Enfant caché, j'ai vécu sous un faux nom parmi des inconnus, en prenant bien garde – comme on me l'avait appris – de ne trahir, ni par un geste, ni par un mot, que j'étais juif. Je me savais en danger, sans comprendre d'ailleurs lequel, et j'avais constamment peur. J'ignorais si je reverrais un jour mes parents dont j'avais été brusquement séparé. Mais qu'étaient mes souffrances à côté de celles des déportés, du sort des onze mille enfants Juifs déportés de France ? J'aurais eu honte de me dire un rescapé de la Shoah. Mais à présent, le moment est venu de rompre le silence, parce qu'il y a un devoir de mémoire et que nous sommes les derniers survivants. »

C'est à peu près ainsi que s'expriment tous les membres d'« *Aloumim* », l'Association israélienne des Enfants cachés en France pendant la Shoah¹. Née au cours de l'été 1993, elle compte environ cinq cents membres, repartis en sections à Jérusalem, Tel-Aviv et Haïfa. Elle s'est fixé plusieurs buts :

– permettre à ces hommes et à ces femmes de se retrouver et d'évoquer ensemble, lors de réunions informelles ou thématiques (par exemple « vivre au couvent », « le passage en Suisse » ou celui de « la ligne de démarcation ») ce passé enfoui.

¹ 9, rue Alkalai, Jérusalem 92223, tél : 561 22 07. Signalons, en France, l'association « Enfants cachés », Centre de documentation juive contemporaine, 17 rue Geoffroy-L'Asnier, 75004 Paris

– faire obtenir des médailles « de Juste des nations » de l'Institut Yad Vashem à ces Français courageux auquel ils doivent la vie – paysans, religieux ou encore l'une de ces « convoyeuses » qui, bravant le danger, emmenait dans une « planque », un abri, des enfants apeurés.

– transmettre, afin de lutter contre le négationnisme et l'oubli. Par quels moyens ? D'une part, en recueillant les témoignages des membres de l'Association qui souhaitent relater leur histoire. D'autre part, et afin d'informer les jeunes israéliens qui ignorent souvent ce qui s'est passé en France pendant la guerre, des membres d'« Aloumim » vont, chaque année, « raconter » dans des établissements scolaires.

L'Association publie *Mémoire vive*, bulletin bilingue français-hébreu. À son sommaire, entre autres, des souvenirs d'enfants cachés, des portraits de « ceux qui ont agi », Juifs et non-Juifs qui ont œuvré pour le sauvetage des enfants. La rubrique « Avis de recherche » a permis à plus d'un sexagénaire, trop jeune à l'époque pour avoir des souvenirs précis, de retrouver des gens qui l'ont connu et de reconstituer la trame déchirée de son passé.

La collecte des témoignages occupe une place importante dans les activités de l'Association. Elle se fait généralement en français, langue maternelle, ou du moins d'enfance, de leurs auteurs. Plus de cent soixante récits ont déjà été enregistrés et, pour la plupart, transcrits. Ils seront déposés (la procédure est en cours) à Yad Vashem à Jérusalem et à Paris au centre de documentation juive contemporaine.

Comme les souvenirs qui jaillissent lors des réunions, ces témoignages constituent un tableau saisissant de ce qu'ont vécu, avec tous les aspects psychologiques que cela implique, des enfants âgés de 6-7 à 15-16 ans (s'ils étaient plus jeunes, leurs souvenirs sont trop flous pour qu'ils se racontent).

Qui sont-ils, ces jeunes clandestins ? Beaucoup sont nés en France, de parents français ou immigrés de plus ou moins longue date. Tantôt ils ont été « placés » par leurs parents soucieux de les mettre à l'abri ; tantôt ils ont échappé à une rafle – par pur hasard pour quelques-uns, comme ce garçon de 6 ans et demi qui était à l'hôpital quand sa famille a été arrêtée. Certains sont déjà des réfugiés, par exemple venus de l'Allemagne nazie dans les années 1937 ou 1938. Parfois, dès l'hiver 1940-41, ils ont été internés, avec leurs parents, dans l'un des camps de Vichy, Gurs ou Rivesaltes par exemple. Et les parents ont dû accepter de s'en séparer, de les confier à l'envoyé d'une organisation juive ou non-juive qui obtient leur libération ou les fait évader.

À travers les histoires individuelles, et toujours illustrées par des anecdotes, les images-chocs qu'a conservées la mémoire enfantine, de grands thèmes se dégagent. L'« avant » la période de clandestinité, la vie quotidienne, notamment

à Paris, quand se succèdent les mesures anti-juives. Un moment-clé : aller à l'école avec l'étoile jaune, affronter le regard des autres. De plus, il ne s'agit pas d'oublier l'heure du couvre-feu : pour s'être trouvée dans la rue un soir du printemps 1942, Reine, âgée de 9 ans, a passé la nuit au commissariat. Les interdictions qui se multiplient, comme celle d'entrer dans un jardin public ou au cinéma, isolent le petit parisien juif et le privent des jeux et distractions de son âge ; Il ne peut même pas se consoler en écoutant des chansons à la radio, puisque les postes ont été confisqués.

Mais ce n'est que le premier acte du drame. Bien des récits évoquent l'heure où la police a frappé à la porte, est venue arrêter un des parents ou les deux, qui généralement (du moins avant cet été 1942 où les grandes rafles marquent la fin des illusions) s'étonnent : « Mais pourquoi ? Nous n'avons rien fait et nous sommes en règle ». Les enfants restés seuls sont le plus souvent pris en charge par une organisation juive, qui tantôt les conduit directement dans une « planque » par les soins d'un des réseaux de sauvetage, tantôt les héberge dans un centre ou une maison d'enfants. Le séjour dans ces établissements laisse des souvenirs contrastés. À Paris, les pensionnaires du Centre de la rue Lamarck, qui dépend de l'UGIF (Union générale des israélites de France) sont, comme toute la population, mal nourris et, à partir de 1943, terrifiés par les alertes aériennes, ce qui s'ajoute à leur détresse d'être séparés de leurs parents et leur peur d'être arrêtés à leur tour (en juillet 1944, la Gestapo rafle plus de trois cents enfants dans les centres de l'UGIF, dont soixante-douze rue Lamarck. Destination Auschwitz, dont presque aucun n'est revenu). En revanche, les maisons d'enfants créées en zone libre, principalement par l'OSE (Œuvre de secours aux enfants) et les EIF (Éclaireurs israélites de France) apparaissent comme un havre dans la tourmente. À travers une « ambiance juive » où l'on célèbre le Shabbat et les fêtes, grâce aux multiples activités, ces enfants trouvent une atmosphère chaleureuse et sécurisante et ils oublient un peu leur sort. Souvent ils vont à l'école du village, et la population locale apporte à l'institution et à leurs hôtes un appui précieux. Les liens d'amitié forgés durant cette vie en collectivité sont tels qu'aujourd'hui encore les « anciens » essayent, de se retrouver ou de revoir un moniteur, en publiant des « avis de recherche » dans *Mémoire vive*.

Avec l'intensification des rafles et des déportations à partir de l'été 1942, les maisons d'enfants risquent de se transformer en pièges, et en attendant de les fermer, l'on commence à disperser leurs pensionnaires. À leur tour, ils doivent apprendre un faux nom et une fausse autobiographie et vont commencer leur existence d'« enfants cachés » au sens strict du terme. Soit chez des paysans, soit dans un couvent ou une institution chrétienne – ce sont les deux principales formes d'accueil. Certains enfants se trouveront d'ailleurs ballottés de l'une à

l'autre. Vivre à la ferme est pour la plupart d'entre eux une découverte. Naturellement, il est des familles d'accueil dures, qui apparaissent surtout intéressées par la pension versée mensuellement par les parents ou, s'ils ont disparu, par les œuvres. D'autres, nombreuses, sont compatissantes et affectueuses, et parfois les liens noués avec elles subsistent jusqu'aujourd'hui. Certains « cacheurs » sont par ailleurs des résistants. Bien des enfants assez grands alors pour avoir conscience du danger évoquent leur angoisse permanente, la terreur d'entendre le chien aboyer, signal qu'il faut courir à la « cachette dans la cachette » que leurs protecteurs leur ont aménagée. Être caché au couvent, c'est plonger dans un univers inconnu, risquer de se trahir par son ignorance des prières et pratiques chrétiennes. Les membres d'« *Aloumim* », à présent israéliens, soulignent aussi parfois leurs problèmes d'identité : certains se sentaient attirés par ce monde où l'on parle d'amour, où il y a de belles images et, à la chapelle, de la musique, et qui leur paraît si paisible après les épreuves d'où ils sortent. D'autres, surtout s'ils ont reçu une éducation religieuse, luttent pour conserver intérieurement, à l'insu de tous, leur identité juive.

Parmi les autres grands thèmes de ces récits, les « passages » occupent une place de choix. Passage de la ligne de démarcation, dans des conditions parfois rocambolesques : un garçonnet et sa mère ont voyagé dans un réduit aménagé par un ingénieux camionneur, au fond d'une caisse à charbon. Une fillette de sept ans a franchi la ligne dans la soute à charbon – encore – d'une péniche, une autre dans le tender d'une locomotive. Ou encore l'aventureux passage illégal en Suisse, tenté avec ou sans succès par des groupes d'enfants sous la conduite de juifs ou de chrétiens dont certains ont payé de leur vie leur courage. Et aussi, plus rarement, le passage en Espagne.

Quand vient enfin la Libération, beaucoup de ces « enfants cachés » apprendront qu'ils sont désormais orphelins. Ils grandiront dans de nouvelles maisons d'enfants, ou prendront, sous l'égide de l'*Aliya* des jeunes, le bateau pour Israël. Parmi ceux qui retrouvent leurs parents, ou l'un des deux, quelques-uns, encore bébés ou presque au moment de la séparation, ne les reconnaissent pas, ne parlent plus leur langue.

Cinquante ans après, l'histoire des enfants cachés sort peu à peu de l'ombre, prend place dans les travaux des historiens. De plus en plus souvent, des étudiants français ou israéliens préparant un mémoire, des chercheurs appartenant par exemple à l'Institut du temps présent s'adressent à « *Aloumim* » ou publient un avis de recherche dans les colonnes de *Mémoire vive*. Ces souvenirs brûlants, avec leur drame et leurs péripéties, ne sont pas seulement l'expression d'une « enfance volée » dont ils portent la marque indélébile. Ils apportent aussi une riche documentation tant sur des événements que sur

l'action des sauveteurs, juifs et non-juifs, sur l'histoire d'une région ou un village où ils ont trouvé refuge – et où certains retournent aujourd'hui pour une cérémonie commémorative ou l'attribution d'une Médaille des Justes. Ils donnent une image vivante de bien des comportements de Français anonymes, le manque d'humanité de certains, l'héroïsme discret de ceux auxquels ils doivent la vie. sans oublier, puisqu'il s'agit d'une association israélienne, leur contribution à une meilleure connaissance en Israël de l'histoire de la France pendant les années noires.

Léa Marcou